

## Silhouette de Trotsky<sup>1</sup>

C'est en 1905, après les événements de janvier, que j'ai rencontré Trotsky pour la première fois. C'était à Genève, et il devait parler à un vaste meeting où la récente tragédie devait se discuter. J'y devais également prendre la parole.

Trotsky, très élégant — son élégance contrastant avec la mise générale — était alors très beau. Cette élégance, cette façon de parler, hautaine et désinvolte qu'il avait, me causèrent une impression nettement désagréable. En fronçant les sourcils, je considérais ce gandin qui croisait avec négligence ses jambes l'une sur l'autre et qui sabrait d'un impérieux crayon le schéma du discours qu'il s'apprêtait à faire.

Il parla magnifiquement.

Pendant la révolution de 1905, j'eus rarement l'occasion de le rencontrer. Il se tenait à l'écart, non seulement de nous autres<sup>2</sup>, mais également des mencheviks. Son travail au soviet des députés ouvriers<sup>3</sup> l'absorbait presque totalement.

Je me souviens qu'un jour quelqu'un dit en présence de Lénine : « L'étoile de Khroustalev<sup>4</sup> a pâli. La tête du soviet maintenant, c'est Trotsky ».

Pendant une minute, Lénine s'enfonça dans le silence, et puis il déclara : « C'est très bien. Trotsky a conquis cela parce qu'il s'est dépensé sans compter. Il a fait du très beau travail... »

Dès avant son arrestation, la popularité de Trotsky dans le prolétariat de Saint-Petersbourg était considérable. Mais, après sa comparution de-

---

1. Extrait de *Silhouettes révolutionnaires*, traduction française en annexe II dans Max Eastman, *Depuis la mort de Lénine*, Gallimard 1925, pp. 173-180.

2. « Nous autres » désigne les bolcheviks dont Trotsky n'était pas.

3. Il s'agit du soviet de Saint-Petersbourg.

4. Giorgi S. Nossar dit Khroustalev et *Khroustalev-Nossar* (1877- ?), avait été le premier président du soviet ; c'était un « indépendant », plutôt lié aux mencheviks.

vant le tribunal, où il fut héroïque, où son attitude fut frappante, elle grandit encore.

Ce qu'il faut dire, c'est qu'en dépit de sa jeunesse, Trotsky était le mieux armé de tous les social-démocrates de 1905 et 1906 : c'était lui le moins imprégné de cette espèce d'étroitesse d'esprit qui marquait tous les émigrés et qui entravait même Lénine à cette époque. Plus qu'aucun autre, il sentait ce que représente une vaste lutte pour le pouvoir.

Entre tous, il sortit grand de la Révolution. Ni la popularité de Lénine, ni celle de Martov ne s'étaient modifiées : à cause de ses tendances à demi « cadets », Plékhanov<sup>5</sup> avait perdu une grande partie de son terrain. A partir de ce moment Trotsky se tint au premier rang.

Au congrès international de Stuttgart<sup>6</sup>, Trotsky se comporta modestement et nous servit d'exemple : il nous considérait comme désarçonnés par la réaction de 1906 et par conséquent incapables de nous imposer au congrès.

Ce qui domina Trotsky par la suite, ce fut le désir de la conciliation, l'idée de l'unité du parti. Un journal de Vienne, la *Pravda*, fut entièrement consacré à cette tâche parfaitement vaine, à laquelle il se voua dans de nombreux congrès.

Je tiens à spécifier tout de suite que Trotsky réussit fort mal dans l'organisation non seulement d'un parti, mais même d'un petit groupe. Un caractère terriblement impérieux, une sorte d'incapacité ou de mauvaise volonté à se montrer aimable ou attentif à autrui, une absence totale de charme qui, au contraire, imprégnait Lénine, faisaient l'isolement autour de lui. Jusqu'à certains de ses amis (ses amis politiques, bien entendu) qui devinrent plus tard ses ennemis jurés.

Trotsky ne paraissait pas fait pour le travail au sein de groupements. Mais, plongé au contraire dans l'océan des grands faits historiques où toutes les choses personnelles perdent leur importance, on voyait rayonner ses dons, ses qualités.

Pour moi, Trotsky fut toujours un grand homme. Qui pourrait d'ailleurs en douter ? A Paris (pendant la guerre), il m'était déjà apparu un véritable homme d'Etat : plus le temps s'écoulait et plus il grandissait à mes yeux. Était-ce que je le connaissais mieux, que j'étais plus apte à saisir l'étendue de sa force, projetée sur le vaste champ que lui offrait l'Histoire, ou bien que l'expérience de la Révolution, la difficulté même du problème, avaient comme élargi ses ailes ?

L'œuvre d'agitation accomplie au printemps de 1917 sort complètement du cadre de ce livre, mais je ne puis m'empêcher de mentionner qu'à

ce moment, sous l'influence de l'aveuglant et énorme succès, nombreux étaient ceux qui, voyant Trotsky à l'œuvre de près, inclinaient à penser qu'il était le chef authentique de la Révolution. C'est ainsi qu'Ouritsky<sup>7</sup> me dit un jour (Manouïlsky<sup>8</sup> était présent si je m'en souviens bien) : « Voyez, la grande Révolution est là, eh bien, quelle que soit l'intelligence de Lénine, elle pâlit à côté du génie de Trotsky ». La preuve a été faite que cette appréciation n'était pas juste — non qu'elle exagérait les dons et la puissance de Trotsky — mais parce qu'à cette époque, le génie politique de Lénine ne se trouvait pas encore complètement en lumière.

Les deux grands dons extérieurs de Trotsky sont l'éloquence et le talent d'écrivain. Trotsky est, à mon sens, le plus grand orateur de ce temps. Il m'a été donné d'entendre les grands orateurs parlementaires, toutes les vedettes du socialisme, les plus fameux orateurs de la bourgeoisie ; à l'exception de Jaurès, je n'en vois aucun qu'on puisse comparer à Trotsky.

Une prestance magnétique, le geste large et beau, un rythme tout-puissant, une voix infatigable, une merveilleuse solidité de phrase, une fabuleuse richesse d'images, une ironie brûlante, un pathétique débordant, une logique extraordinaire et projetant dans sa lumière les éclairs de l'acier, telles sont les vertus dont ruissellent les discours de Trotsky. Il peut lancer des flèches acérées, parler par épigrammes ; il peut prononcer aussi de majestueux discours politiques, comme seul Jaurès a su en prononcer. J'ai vu Trotsky parler trois heures dans le silence le plus absolu, devant un auditoire debout et médusé, buvant ses paroles.

En tant que chef, Trotsky, je le répète, ne brille pas dans le domaine de l'organisation du parti. Il y est comme inapte. Il y est maladroit. Sa personnalité est trop tranchée, c'est cela même qui le gêne.

Trotsky est épineux. Il est autoritaire. Il n'y a que dans ses rapports avec Lénine qu'il ne s'est jamais départi d'un abandon touchant et tendre : avec la modestie qui caractérise les hommes vraiment grands, il savait reconnaître la prééminence de Lénine.

Trotsky homme politique égale Trotsky orateur. Pourrait-il en être autrement ? Le plus merveilleux orateur, dont les discours ne seraient pas illuminés par la pensée, ne serait qu'un vain virtuose, ses discours ne seraient plus qu'une musique de cymbales. L'amour auquel l'apôtre Paul fait allusion peut parfaitement faire défaut à l'orateur, il peut être plein de haine, mais ce qui ne saurait lui manquer, c'est *la pensée*.

A mon avis (bien que cela puisse paraître étrange à beaucoup),

7. Il s'agit sans doute de Moïse S. Ouritsky (1873-1918), vieux révolutionnaire qui avait rejoint le parti avec Trotsky en 1917 et fut assassiné par un étudiant socialiste révolutionnaire alors qu'il présidait la Tchèque de Pétrograd.

8. Dmitri Z. Manouïlsky (1883-1959), membre du parti en 1903, avait également été lié à Trotsky jusqu'en 1917.

5. Giorgi V. Plékhanov (1857-1918) avait introduit le marxisme en Russie. Menchevik en 1903, il avait été dans l'aile la plus modérée en 1905.

6. Le congrès de la II<sup>e</sup> Internationale eut lieu à Stuttgart du 18 au 24 août 1907.

Trotsky est incomparablement plus orthodoxe que Lénine. La ligne politique de Trotsky fut quelque peu sinueuse : ni bolchevik, ni menchevik, il se tint dans une position médiane, cherchant sa voie jusqu'au moment où il se jeta délibérément dans le flot bolchevique. Et néanmoins, il a toujours suivi les règles les plus justes du marxisme révolutionnaire.

Dans le domaine de la pensée politique, Lénine se sentait roi et créateur : que de fois il lança des mots d'ordre absolument originaux et neufs qui par la suite se révélèrent féconds. Jamais Trotsky n'eut semblables témérités. Il est infiniment audacieux lorsqu'il s'agit de condamner le demi-socialisme et le libéralisme, mais il n'a pas l'audace d'innover.

On a souvent dit de Trotsky qu'il était personnellement ambitieux. C'est une pure absurdité. Je me souviens d'une phrase très significative prononcée par Trotsky quand Tchernov accepta une place au gouvernement : « Quelle ambition misérable et stupide ! Abandonner sa place dans l'Histoire pour un portefeuille ! ». Tout Trotsky est là. On ne saurait trouver en lui un grain de vanité.

Lénine aussi est dépourvu de toute ambition. Je pense que Lénine ne s'est jamais demandé ce qu'il était lui-même, qu'il ne s'est jamais regardé dans le grand miroir de l'Histoire, qu'il n'a jamais pensé au jugement de la postérité. Il se contente tout simplement de *faire* son œuvre.

Et il le fait impérieusement, non pour la joie de commander, mais parce qu'il sait qu'il a raison, parce qu'il ne peut pas supporter qu'on complique sa tâche. Son amour du pouvoir vient de la formidable certitude qu'il porte en lui de la justesse de ses principes et, notez-le, d'une capacité (bien utile chez un chef politique !) à voir les choses du point de vue de son adversaire.

Trotsky en revanche ne manque pas de s'observer soi-même. Il est très averti de son rôle historique ; il est prêt à faire n'importe quel sacrifice personnel et, sans doute, à sacrifier sa vie pour demeurer dans la mémoire humaine avec le rayonnement d'un vrai chef révolutionnaire. S'il aime le pouvoir, c'est du même amour que Lénine et pour les mêmes causes, avec cette différence qu'il peut se tromper plus souvent, qu'il ne possède pas cet instinct quasi infallible que possédait Lénine et, qu'avec sa violence, il peut parfois être aveuglé par la passion ; Lénine, toujours égal à soi et toujours maître de lui-même, s'est rarement laissé aller à un mouvement d'irritation.

N'allez pas penser cependant que le second dirigeant de la révolution cède le pas en tout à son collègue. Il est indubitablement des points où Trotsky l'emporte : il est plus clair, il est plus éclatant et plus mobile. Lénine est l'homme né pour présider le conseil des commissaires du peuple et pour guider avec génie la révolution mondiale, mais la tâche de Titan qu'a assumée Trotsky, ces lumineuses apparitions qu'il fait de place en place, ces discours magnifiques — véritables fanfares sonnantes à l'improviste — ce rôle de perpétuel électriseur d'une armée qui faiblit ici pour se

ranimer là, ne conviendrait pas à Lénine. A cet égard, il n'est pas sur la terre un homme pour remplacer Trotsky.

Quand se déchaîne une grande révolution, un grand peuple trouve toujours l'homme qu'il faut pour chaque chose. Et c'est l'un des signes de grandeur de notre révolution que le parti communiste ait pu faire surgir, soit de ses propres rangs, soit des autres partis, pour se les annexer alors complètement, un si grand nombre d'hommes de valeur susceptibles de gouverner.

Et parmi tous ceux-là, les deux plus forts entre les forts : Lénine et Trotsky.